

Le corps certain

Sous la direction de Pascal Boulanger. *Le corps certain; poésies années 1990/2000*. Éditions Comp'act, La Polygraphe 17/19, 448 pages.

Paul Chamberland

Volume 43, Number 4 (254), November 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chamberland, P. (2001). Review of [Le corps certain / Sous la direction de Pascal Boulanger. *Le corps certain; poésies années 1990/2000*. Éditions Comp'act, La Polygraphe 17/19, 448 pages.] *Liberté*, 43(4), 181–185.

Le corps certain

Paul Chamberland

Sous la direction de Pascal Boulanger. **Le corps certain ; poésies années 1990/2000**. Éditions Comp'act, *La Polygraphe* 17/19, 448 pages.

La revue française *La Polygraphe* (Éditions Comp'act), dans son triple numéro, 17/19, propose cette année, sous la direction de Pascal Boulanger, une anthologie de « poésies 1999/2000 » qui a pour titre « Le corps certain ». Des textes de trente-six auteurs. L'anthologie a pour trait distinctif de distribuer, année par année, des extraits d'œuvres selon leur date de parution au cours de la dernière décennie du XX^e siècle. Trente-neuf photographies de Claude Fournet sont insérées dans l'ouvrage, agréable ponctuation car leur forte puissance de suggestion en fait autant de poèmes pour la vue.

Le titre emprunte à Barthes, que Pascal Boulanger cite en épigraphe de sa présentation : « Il paraît que les érudits

arabes, en parlant du texte, emploient cette expression admirable : le corps certain ».

Dans son passionnant propos liminaire (j'y reviendrai), Boulanger pose l'incontournable question du pourquoi suscitée par « une anthologie nouvelle ». Il y répond d'une façon convaincante :

Il s'agit, en donnant à lire des poèmes d'écrivains de générations et d'horizons esthétiques et politiques différents, de proposer un espace qui annonce d'autres affirmations, d'autres tensions ; un espace qui se déplace dans la rupture et la continuité, dans un corps à corps glorieux avec l'écriture et la mémoire de l'écriture. (p. 36)

Lire cette anthologie, c'est suivre un parcours jalonné par des titres : autant d'événements. Car la poésie est aussi ce qui arrive, dans le cas présent à la fin du XX^e siècle : une force vive, et une inquiétude tonique dans le tumulte de ce temps. Ce temps qui nous porte à nous demander si la poésie n'est pas en voie de disparition dans la mesure où il en exclut jusqu'à la possibilité – celle d'un chant, parce que par nature singulier, incompatible avec l'Appareil technico-économique qui dicte sa loi à la société.

L'anthologie est aussi une coupe dans un continuum de générations : les écrits contemporains d'aînés et de cadets s'y entrelacent, de Michel Deguy à Valérie Rouzeau. Inévitablement, on remarque des absences, on est tenté de contester des choix. Il serait malavisé de trancher, on ne peut présumer des raisons. Ainsi l'anthologiste dit regretter

la décision de ne pas participer que lui a signifiée Marcelin Pleynet.

Manifestement, la sélection obéit à des motifs personnels. Je ne le déplore pas, bien au contraire. Tout aussi manifestement, l'exercice du choix révèle, au résultat, sa qualité, celle d'une écoute attentive, tout à la fois heureuse et respectueuse. Car c'est celle d'une lecture qui orchestre, compose un vaste texte collectif de multiples tonalités hétérogènes. Je lis en quelque sorte l'ouvrage d'un méta-auteur. Un fin réseau de résonances, en les traversant toutes, donne une chambre d'écho à chaque voix singulière.

Une impression d'ensemble se dégage. Si je la dis, elle sera mienne. Un autre en eût parlé différemment. Néanmoins, cette impression, je ne la crois pas factice dans la mesure où elle est celle d'une convergence attestable, me semble-t-il, à la lecture de la plupart des auteurs. Ça ne se retrace pas à la manière, à la facture ni aux motifs : la différenciation, à cet égard, est fortement marquée. Mais alors ?

Une attitude, peut-être (la prudence m'inspire le choix de ce mot). J'ai été frappé, qu'il s'agisse de vers ou de prose, par l'abondance des énoncés où prédomine le sens littéral. Ils envahissent tout le texte chez certains, proposant la prose du monde, comme le faisait William Carlos Williams dans son *Paterson*. D'autres associent avec aisance le littéral et le figural. Dans tous les cas le poème est résolument ouvert à l'épiphanie des choses, il ne craint pas de référer au monde. Je parlais d'attitude. Je serais tenté de la définir comme un mélange d'humilité et de ruse heureuse. Ici on a délaissé sans regret un lyrisme enclin à se complaire dans

ses harmoniques verbales. Hannah Arendt disait, en substance, qu'on ne peut parler d'un monde que comme d'une réalité témoignant, pour les générations successives, de la mémoire des œuvres humaines. Il n'y a de monde qu'habité par des sujets qui trouvent en lui ressource de sens et de beauté. Les poètes qu'on lit ici savent tous, chacun selon sa sensibilité, que le monde est menacé : un Appareil conçu, construit et promu pour conforter l'autisme des maîtres tend à s'y substituer. La poésie, aujourd'hui, se renouvelle peut-être à sa source pérenne en usant de ruse, c'est-à-dire d'une langue émue et savoureuse pour raviver la séduction de toutes ces choses qui tournent vers nous leur visage en nous rappelant à la simple mesure humaine. Chaque être est unique et singulier, nous en sommes à devoir désenfourir cette humble vérité. Ces poèmes en disent l'urgence. « Nous sommes sans histoire / nous nous égarons / nous ne savons plus vivre // mais quelle ruine / quelle paroi spirituelle / brûlent derrière les visages / endormis », écrit Patrick Laupin dans son poème « La fenêtre » (p. 157).

Dans son *propos liminaire*, Pascal Boulanger, citant maints auteurs, prend appui sur une longue tradition de poésie et de pensée critique pour proposer une vibrante défense et illustration de la poésie entendue comme protestation du sujet humain submergé par la barbarie contemporaine et son nihilisme honteux. Ce qu'il propose, préparant l'écoute aux poèmes qui suivront, n'est pas un programme idéologique ni esthétique mais l'exercice d'une liberté farouchement dressée contre toutes formes d'abêtissement et y parvenant en attestant la nue vérité de corps où s'éprouve un sujet singulier. Je le cite en terminant.

Avant tout, il faut entrer dans son propre corps en éclat, sa propre voix dissonante. (p. 21)

Pensées immédiates, emmêlement des événements, rêves hachés, lapsus, flux, chutes, vitesse de l'énoncé, atomisation du temps, intuitions nerveuses, notations clandestines, données objectives... Qu'est-ce que l'écriture sinon le refus de l'effacement du corps ? (p. 28-29)